

Pourquoi les féministes ne mangent pas les animaux

Par Suzanne Zaccour

Des hommes, des femmes et des animaux

Un homme et une femme vont au restaurant et commandent deux plats : un steak et une salade. Devant qui le serveur place-t-il le steak ?

On ne sait pas qui a commandé quoi, mais tout indique que l'homme recevra le morceau de viande.

Le véganisme, comme les diètes, c'est une affaire de femmes, et la viande, comme les barbecues, c'est une affaire d'hommes. C'est du moins ce que communiquent les normes sociales et les stéréotypes de genre.

Mais il n'y a pas là que du stéréotype.

Près de 70 à 80 % des activistes animalistes sont des femmes. Cela ferait du mouvement de défense des droits des animaux « un des principaux mouvements de femmes après le mouvement féministe lui-même » (Bailey et Playoust 2016, p. 81).

Les vrais mâles préfèrent la viande¹

Il y a une claire association, dans notre société, entre viande et virilité. Vous imaginez-vous Donald Trump mangeant un burger de lentilles ? L'image est absurde, mais on l'imagine facilement devant une montagne de côtes de cochons et de truies. La masculinité toxique passe par la domination non seulement des femmes mais aussi des animaux. Et elle n'est pas toxique que pour ses victimes : à chaque barbecue, à chaque steak, à chaque plat de charcuterie, les hommes bloquent davantage leurs artères dans un monde

où les accidents cardiovasculaires sont la première cause de décès. Certaines personnes ont donc proposé, pour porter les hommes à manger plus de légumes ou à s'intéresser au véganisme, qu'il faudrait viriliser les plantes !

Les hommes véganes se trouvent en contradiction avec des valeurs dites masculines, et certains d'entre eux négocient, adaptent, redéfinissent leur masculinité pour la rendre cohérente avec leur véganisme. Des influenceurs développent des gros muscles pour démontrer qu'on peut être à la fois végane et fort. Ils remettent en question la domination humaine sans toutefois questionner les normes de genre, négociant un espace de nouvelle masculinité végane. Le véganisme peut être associé aux valeurs masculines en soulignant le courage et la force morale des véganes, en associant la compassion traditionnellement féminine au rôle masculin du héros, et en présentant le véganisme comme une sorte de rébellion. Malgré ces redéfinitions pour maintenir une identité « masculine », les hommes véganes demeurent subversifs ; comme l'exprime un participant à une étude sur le sujet, « une chose que les hommes véganes ont en commun, c'est une certaine indifférence à la pression de leurs pairs en matière de masculinité » (Greenebaum et Dexter, 2018 p. 642).²

1. D'après le titre d'Élise Desaulniers, « Les vrais mâles préfèrent la viande – Convergences du féminisme et de l'antispécisme », 22 juin 2014, Française Stéréo n° 1.

2. Les citations provenant de ressources en anglais ont été traduites par l'auteurice.

Les femmes et le mouvement de libération animale

Chez les femmes, le défi est autre. D'un côté, il est plus facile pour une femme d'exprimer des valeurs de *care* et de compassion sans être jugée subversive. De l'autre, cette association des femmes à la sensibilité décrédibilise leurs positions politiques. Lorsque les femmes ont commencé à soulever la question de l'exploitation animale, elles se sont fait reprocher d'être folles, hystériques, hypersensibles. C'était perdant-perdant pour les deux causes : comment peut-on donner des droits aux femmes si elles sont ridicules au point de vouloir sauver les animaux? Et comment peut-on donner des droits aux animaux si c'est une cause qui n'est portée que par des femmes – c'est bien la preuve que ce n'est pas sérieux!

Malgré ces difficultés et les risques de déconsidération, les femmes ont porté la cause animale d'aussi loin qu'elles ont pu prendre la parole (Bailey et Labonté 2018, p. 62). Mon exemple préféré est celui d'Anna Kingsford, une des premières anglaises à obtenir un doctorat en médecine. Entourée d'hommes et confrontée, on peut facilement l'imaginer, à des niveaux de misogynie, d'exclusion et de déconsidérations extrêmes, elle décide non pas de se faire petite et de se plier aux traditions, mais d'être la première personne à refuser toute expérimentation sur des animaux dans son parcours! Elle consacre même sa thèse aux bienfaits nutritionnels du végétarisme.

L'association des femmes et des féministes à la cause animale n'est pas passée inaperçue. En 1883, un médecin s'exprime ainsi sur le mouvement de défense des animaux : « Est-il nécessaire de redire que les femmes ou plutôt que les vieilles filles fournissent le plus nombreux contingent de ce groupe? Que mes adversaires ne me contredisent pas, sinon je les défierai de me

citer parmi les leaders de l'agitation une seule fille riche, jolie et aimante, ou une seule femme ayant trouvé dans son intérieur domestique de quoi satisfaire pleinement ses besoins d'affection » (cité dans Bailey et Labonté 2018, p. 63).

En d'autres mots, l'insulte de la féministe lesbienne frustrée ne date pas d'hier! Pour chaque effort de solidarité que les femmes ont fait à l'égard de leurs frères et sœurs animales, les hommes ont redoublé de sexisme, discréditant les animalistes parce qu'elles sont des femmes et les femmes parce qu'elles sont animalistes.

Aujourd'hui, les femmes qui portent le mouvement végane suivent une grande tradition féministe. Dans une société qui opprime à la fois les femmes et les animaux, elles choisissent la solidarité plutôt que la division.

Les féministes, osent-elles dire, ne mangent pas leurs sœurs.

Au « non » des animaux : le mythe du consentement

Je me souviens très bien de mon premier jour à mon premier emploi. C'est une belle journée d'août, et je me joins à mes collègues qui ont décidé de manger sur la terrasse. Une guêpe s'intéresse au repas de l'une d'elles. Elle l'éloigne du revers de la main, distraitemment, pendant que se poursuit la conversation. La salade doit être appétissante, parce que la guêpe s'approche à nouveau, deux fois, trois fois. Et puis : bam! Ma collègue la tue d'un gros coup de tupperware. « *She was asking for it* » (« Elle l'a bien cherché »), conclut-elle. Les gens rient; je regarde mes souliers.

Peu importe ce que vous pensez du droit à la vie des guêpes, force est de constater qu'il est normal, dans notre société, de tuer des insectes simplement parce qu'ils existent – même

à l'extérieur! En l'occurrence, ma collègue, pour éviter cette conclusion, a cherché à se déresponsabiliser en blâmant la victime : c'est sa faute, elle l'a bien cherché.

L'idée selon laquelle la victime « cherche » la violence, ou y consent, est bien sûr un élément fondamental de la culture du viol :

- *elle portait une jupe courte, elle l'a bien cherché;*
- *elle cherche le trouble;*
- *si elle ne voulait pas coucher avec lui, pourquoi l'avoir suivi dans sa chambre d'hôtel?*

À l'inverse, le respect du consentement et de l'intégrité corporelle est une valeur féministe importante :

- *seul oui veut dire oui;*
- *le consentement n'est pas seulement sexy, il est obligatoire;*
- *un silence ne vaut pas consentement.*

La consommation de chair et de sécrétions animales est-elle compatible avec le principe féministe du respect du consentement et de l'intégrité corporelle d'autrui?

Leur corps, leur choix ?

Dans son livre autobiographique « *Big Pig, Little Pig* » (« Gros cochon, petit cochon »), l'anglaise Jacqueline Yallop raconte avoir déménagé dans la France rurale et avoir acheté deux porcelets pour les élever jusqu'au moment de les manger. L'autrice agonise au moment de décider si, après tout ce temps à en prendre soin, elle est capable de les tuer. Finalement, elle trouve le « courage » de tuer et de manger ses cochons. En entrevue, l'autrice rapporte que l'expérience lui a appris à apprécier « chaque morceau de porc qu'elle mange,

parce que c'est le cadeau qu'ils nous font à la fin » (BBC 2022).

Et quel cadeau! On dit qu'à la guerre, ce sont les vainqueurs qui racontent l'histoire; plus largement, ce sont les humain-es. Parce que ça fait certainement notre affaire, quand on tue un animal qui ne veut pas mourir, de dire qu'il a « donné » sa vie. Comme on dit aussi que les vaches « donnent du lait » et que les poules « donnent des œufs ». Mais leur a-t-on vraiment demandé leur avis?

La poule ne donne pas d'œufs – on les lui prend. La vache ne donne pas de lait – on provoque la lactation en la mettant enceinte et on l'empêche physiquement de donner son lait à son veau. On entend aussi que les chevaux « aiment » être montés et que les vaches « aiment » être traitées. Il paraît qu'elles s'approchent elles-mêmes de la trayeuse – mais, concrètement, quelles sont leurs options?

Les animaux ne s'expriment pas verbalement, mais ils votent avec leurs pieds, par exemple, en s'enfuyant de leurs bourreaux. On sait que certains animaux s'échappent des camions de transport ou des élevages – comme la communauté de vaches en cavale de Saint-Sévère, qui a réussi à éviter la capture pendant plusieurs mois à l'hiver 2022-2023. Certaines vaches, lorsqu'elles accouchent, cachent leur bébé pour éviter qu'on le leur prenne. Les animaux se débattent au moment d'être tués, ce pourquoi l'abattage est une occupation si dangereuse. Et, bien sûr, les éleveurs mettent les animaux en cage, construisent des barrières, modifient génétiquement les animaux en sélectionnant les traits dociles – tout cela est inutile à moins d'accepter ce fait tout simple : les animaux ne veulent pas être tués... et nous le savons très bien³.

3. D'après une citation de Josephine Donovan (1990, p. 375) : « We should not kill, eat, torture, and exploit animals because they do not want to be so treated, and we know that. »

Suggérer que les animaux acceptent leur exploitation est donc une perversion du consentement, qui, d'après les féministes, doit être clair, explicite, révocable, authentique et sécuritaire.

Comme femmes, comme féministes, nous avons tout intérêt à être particulièrement sceptiques des discours qui mobilisent le consentement de façon intéressée, pour masquer ou justifier des violences et de l'exploitation. À moins d'être contre l'appropriation violente des corps, l'exploitation reproductive, le contrôle non consenti de la sexualité... sauf quand c'est nous qui le faisons.

Les animaux veulent-ils être mangés ?

Pour justifier leurs violences, les hommes prétendent au consentement des femmes, et les humains, à celui des animaux. Le mythe du consentement consiste à suggérer que l'animal est d'accord pour qu'on l'éleve, l'exploite ou le tue. Le consentement présumé des animaux est présent dans les traditions et la mythologie de nombreuses cultures ; de façon contemporaine en Occident, on le retrouve dans certaines publicités pour les produits de l'exploitation animale.

Le consentement fait vendre. On désigne comme « *suicide food* » les représentations d'animaux désirant se faire manger. Relevant souvent du style enfantin du dessin animé, les animaux sont représentés comme enchantés à l'idée d'être tués, et donc consentant à leur exploitation, pour déculpabiliser les consommateurs. Par exemple : un homard qui s'assaisonne (Figure 1) pour avoir meilleur goût, des animaux qui se découpent eux-mêmes

en morceaux (Figure 2) et un cochon qui vous sert sa propre tête sur un plateau d'argent, en n'oubliant pas d'apporter le champagne pour célébrer cette belle occasion (Figure 3).

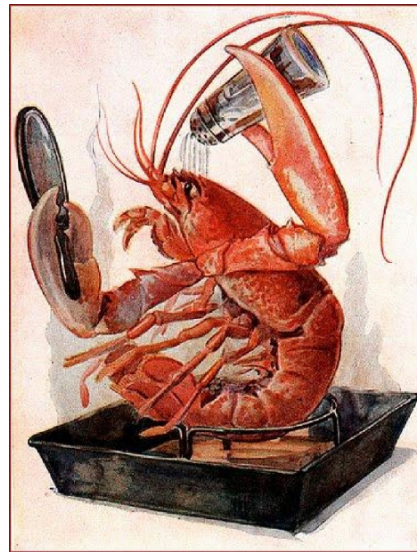


Figure 1⁴

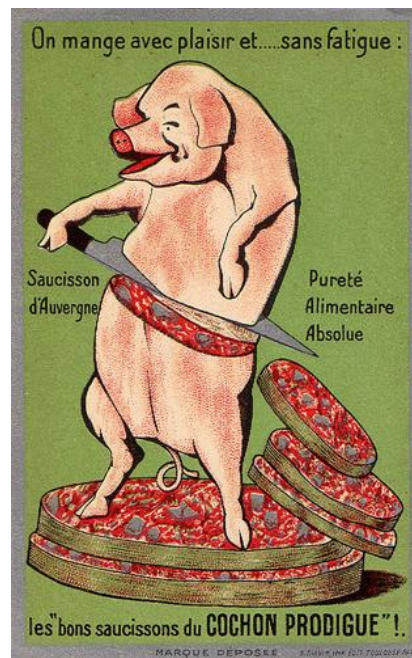


Figure 2⁵

4. <https://suicidefood.blogspot.com/2011/10/vintage-crawfish.html>

5. https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/8/86/Le_Cochon_Prodigue_1919.jpg



Figure 3⁶

Ces exemples sont extrêmes, mais le phénomène n'est pas rare. Qui est l'emblème du restaurant de poulets Saint-Hubert? Un coq. Qu'est-ce que « la Vache qui rit »? Une marque de fromage.

Il serait plus honnête de montrer ces animaux attachés, blessés, handicapés, se débattant, tentant de s'enfuir. Mais dans ce cas, comment justifierions-nous nos violences à leur égard? Comment vendre le fromage « la Vache qui pleure »? Dans un processus typique de la culture du viol, on se sert du consentement pour excuser la violence, tout en sachant que ce consentement est aussi imaginaire que le sont les viandes « éthiques » et les poules « en liberté ».

Ajoutez-y du sexe

On peut pousser la perversion du consentement encore plus loin. Représenter les animaux de façon genrée, sexualisée et « pornifiée » (Adams 2004) permet de mieux les dépeindre comme désirant être consommés, puisque la culture

du viol présente aussi les femmes comme consentant à la violence et à l'exploitation. En féminisant et en érotisant les animaux, les exploiters peuvent tirer profit d'une certaine ambiguïté sur qui est consommé – la femme ou l'animal – dans leur appel aux désirs du consommateur carniste hétérosexuel (voir les nombreux exemples répertoriés sur le site de Carol Adams).

Vend-on du sexe (c'est-à-dire des femmes) ou de la viande (c'est-à-dire des animaux)? L'ambiguïté fait vendre. Et que vous vouliez la manger ou la tripoter, la femelle est là pour servir!



Figure 4⁷

Dans la culture du viol, la violence est sexy – et y a-t-il plus violent que de tuer, découper en morceau et dévorer sa victime? Non seulement ça ne la dérange pas, mais elle est heureuse de servir et d'être objectifiée – à des fins sexuelles ou gustatives, c'est égal.

Cette érotisation de la violence envers des animaux dominés, attachés et contrôlés légitime, de manière perverse, à la fois la violence envers les animaux et celle envers les femmes. Les exploiters récupèrent la culture du viol et la logique qui permet d'exploiter les femmes (« elle l'a cherché »,

6. https://1.bp.blogspot.com/_uYTbZGDFHCY/TIM2q0TQ5YI/AAAAAAAAAGok/t_w9Yuo3JVY/s1600/aupieddecochonmontreal.jpg

7. Image tirée du diaporama The Sexual Politics of Meat de Carol Adams : <https://caroljadams.com/spom-examples/qogtb7tvjoc5vl2dc8bbdd9cq1fw1p>

« la victime aime la violence », « être attachée = sexuellement disponible ») et les transposent chez les animaux.

Comme féministes, peut-on accepter une telle perversion du consentement? Peut-on dire « mon corps, mon choix », mais seulement si ça m'arrange? L'autonomie corporelle, mais seulement si le corps en question ressemble au mien?

Ou est-il plutôt temps de s'opposer à la culture du viol sous toutes ses formes?

Un choix « personnel » : L'excuse de la sphère privée

Le slogan numéro 1 de la pensée féministe est « le privé est politique ». Cela signifie que la violence vécue par les femmes à la maison, dans la sphère dite « privée », n'est pas qu'une question personnelle ou individuelle, mais bien un symptôme d'un problème plus large, soit l'oppression des femmes.

La séparation des sphères dites « privée » (donc : féminine) et « publique » (donc : masculine) a longtemps permis d'ignorer la maison et la famille comme lieux où se jouent également des questions de société importante. Dire « c'est une affaire privée » permettait d'ignorer et de dépolitiser la division sexuelle et inégale du travail ménager ainsi que la violence conjugale, comprises comme ne regardant pas l'État. Or, en criminalisant l'agression sexuelle conjugale et d'autres formes de violence conjugale, notre société a accepté d'ouvrir la porte de la chambre à coucher, parce que la violence envers autrui ne peut jamais être une affaire purement « privée ». Est-il temps désormais d'ouvrir la porte de la cuisine?

On peut certainement transposer à l'analyse du spécisme la critique féministe de la dichotomie publique/privée. Aujourd'hui, beaucoup adoptent un discours qui place la violence et l'oppression

spécistes comme une affaire purement privée, qui relève du choix individuel et échappe aux regards extérieurs. « C'est mon choix ». « Je respecte ce que tu manges, toi aussi tu devrais respecter ce que je mange ». Et, ma préférée : l'injonction à « vivre et laisser vivre », l'ironie étant que c'est justement ce que réclament les véganes – qu'on vive et qu'on laisse les animaux vivre.

La supériorité numérique des femmes dans le mouvement végane rend ces discours encore plus faciles, parce qu'on associe le véganisme à une « diète », une préférence personnelle, voire une sensibilité féminine, plutôt que de le reconnaître comme un réel mouvement politique et de justice sociale. Implicitement, on maintient que les « choses de filles » – comme le maquillage, la mode et la cuisine – ne peuvent pas être bien importantes.

Le féminisme nous apprend qu'une violence perpétuée dans la cuisine ou dans la sphère dite « privée » n'en est pas moins une violence. Et, lorsqu'il y a violence, lorsque des victimes sont impliquées, on ne peut plus – comme dans le cas du viol conjugal – parler d'un simple choix personnel. On ne peut pas non plus faire d'équivalence entre le « choix » d'opprimer et le choix de ne pas opprimer.

La rhétorique de l'activisme consumériste

La pensée féministe sur la dichotomie publique/privée permet aussi de critiquer le nouvel argument de la gauche pour se laver les mains de son exploitation des animaux : le rejet de l'activisme par la consommation.

L'argument va comme suit : l'éthique végane est inadéquate parce qu'elle impose des obligations morales aux individus. Or, ce qui compte ce ne sont pas les choix individuels, mais les structures sociales et les actions des multinationales.

Il n'est pas faux de dire que l'infrastructure sociale compte pour beaucoup. Bien des changements doivent être apportés dans les écoles, les supermarchés, les gouvernements et les milieux de travail pour dénormaliser les violences envers les animaux.

Cependant, il ne faut pas se servir de l'importance des questions structurelles pour se déresponsabiliser. Dans la lutte contre les violences sexuelles, il est fondamental de parler de culture du viol, du droit, d'institutions, des médias. Le problème n'est pas seulement que des hommes décident de violer, le problème c'est que la société le permet et l'encourage. Or, la solution n'est pas de conclure : « personne ne peut me dire de ne pas violer » ! L'importance de s'intéresser aux structures sociales ne nous dédouane pas d'examiner nos propres comportements individuels.

Rappelons-nous : le privé est politique !

Les véganes appuient les luttes au niveau institutionnel – faire cesser les subventions aux industries d'exploitation animale, offrir plus d'options véganes dans les cafétérias, garantir une meilleure éducation à la nutrition, mettre fin à la pauvreté. Mais en quoi ces actions seraient-elles incompatibles avec le véganisme ? Au contraire, il est bien plus cohérent de refuser de participer soi-même à la violence et de lutter pour que la société fasse de même.

Les féministes ont cette blague sur les hommes qui se disent alliés : « c'est bien beau, mais fait-il la vaisselle ? ». C'est-à-dire, est-ce quelqu'un qui veut s'afficher comme profémiste pour être valorisé, ou est-ce quelqu'un qui renonce à ses privilèges, respecte les femmes lorsque personne ne regarde, travaille sur soi ? Nous demandons aux hommes profémistes de commencer leur implication en examinant leurs

propres comportements pour voir comment ils perpétuent, consciemment ou inconsciemment, l'oppression des femmes dans la sphère dite « privée ».

C'est pareil en matière de spécisme : je ne pense pas qu'on puisse s'en sortir en disant « je soutiens la cause animale, mais je ne crois pas à l'action individuelle alors je me concentre sur des choses plus politiques ». Manger, tuer, exploiter, opprimer quelqu'un·e, c'est toujours une question politique.

Crimes de passion : l'excuse de l'amour et de la protection

Une fois, j'ai vu des œufs au supermarché étiquetés « *real, local and loved* » – des poules vraies, locales, et aimées. Aimées ! Ça leur fait une belle jambe.

On entend souvent que les éleveurs « aiment » leurs animaux et qu'ils les traitent aussi bien que leurs enfants (pauvres enfants !), parce que la « viande heureuse » a meilleur goût. Les gens qui exploitent des chevaux affirment aimer leurs chevaux. Et presque tous les omnivores insistent sur le fait qu'ils « aiment les animaux ». C'est bien beau, tout cet amour, mais est-ce que ça protège réellement les animaux ?

Les féministes savent bien que l'amour professé peut coexister avec la violence. L'homme violent dit qu'il aime sa femme, mais est-ce que cet amour le rend inoffensif ? C'est plutôt l'inverse. L'amour rend sa violence plus dangereuse ; l'amour professé cache la violence aux yeux de l'entourage et dissuade la femme de quitter la relation.

Le rapport entre amour et oppression n'est pas celui qu'on croit : il ne l'annule pas, il la camoufle. Tout l'amour des hommes ne suffira pas à libérer les femmes ; ce qu'il faut, c'est que

la violence cesse, que nos droits soient reconnus, que nous soyons les égales des hommes.

C'est la même chose pour les animaux. Nous avons un rapport hiérarchique extrême avec les autres animaux, puisque le moindre caprice humain vaut plus que des centaines de vies animales. Nous bénéficions d'une situation d'inégalité structurelle qui permet et légitime des violences infinies. Les animaux ont besoin de droits, de solidarité, de justice... *All you need is not love.*

Le sexisme peut prendre une forme bienveillante, sournoise et tout aussi problématique, comme quand on disait que les femmes ne devraient pas voter ou travailler de façon rémunérée pour leur propre bien. Ou quand la police dit de ne pas sortir tard le soir, de ne pas trop boire, de ne pas prendre de taxi seule pour éviter d'être agressée. Sous prétexte de protection, on légitime la mainmise des hommes sur la sphère publique. La prétendue protection des femmes sert plutôt les intérêts des hommes.

Il en est de même du côté de l'exploitation animale. Ce n'est pas parce qu'une violence ou un contrôle est exercé avec « amour » ou sous couvert de « protection » que ça les rend acceptables. Il faut garder en tête qui souffre et qui en tire des bénéfices.

- On dit que les vaches aiment être traitées ou en ont besoin – mais ce « besoin » vient de l'insémination forcée et de la séparation des familles.
- On dit que les moutons ont besoin d'être tondus – mais on ne dit pas la violence de la tonte ni la sélection artificielle orchestrée par les humains pour que les moutons cessent de perdre leur laine naturellement.
- On dit que les animaux de ferme bénéficient de l'élevage parce qu'ils ne survivraient pas en nature – mais on ne dit pas qui a

organisé la sélection de ces animaux sur de nombreuses générations pour les rendre dociles, gros et malades.

- On dit qu'il faut chasser des loups, pêcher des poissons, ou tuer des cerfs pour leur bien, pour protéger leur environnement – mais on ne dit pas qu'un individu décédé ne profite pas de son environnement.
- On dit que les vaches enfuies à Saint-Sévère ont été « sauvées » de l'hiver – mais on ne dit pas qu'on les a capturées pour les retourner à une vie d'exploitation et à une mort à l'abattoir.

Tous ces mensonges par omission donnent l'impression que l'éleveur rend service à ses animaux, alors que c'est plutôt lui qui s'enrichit. L'amour est le prétexte – le profit, la raison.

Peut-être qu'au lieu de se demander si l'opresseur aime sa victime, on devrait demander s'il aimerait ça être à sa place.

Conclusion : la faim ne justifie pas les moyens

Agresser des femmes et faire agresser des animaux en consommant des produits de leur exploitation sont des comportements différents. Ce qui est fascinant, toutefois, c'est à quel point les justifications se ressemblent pour invisibiliser la violence à laquelle on s'adonne et qu'une part de nous reconnaît. Les personnes qui participent aux violences envers les animaux savent qu'il y a là un problème, mais tentent de résoudre leur dissonance cognitive en masquant la violence, en effaçant l'animal, ou en justifiant sa souffrance au moyen d'excuses qui fonctionnent comme dans la culture du viol – c'est-à-dire qui exceptionnalisent et limitent ce qui peut être considéré comme une « vraie » violence. Nous en avons vu des exemples avec les mythes du consentement, de la sphère privée et de l'amour.

Décortiquer ces mythes permet de voir l'exploitation animale comme ce qu'elle est : le contrôle implacable des corps, de la sexualité et de la reproduction des animaux femelles (Jones 2011, p. 53). Prétendre qu'il n'y a pas de mal à ça, que les victimes n'en souffrent pas, ou qu'il ne nous revient pas individuellement d'y résister n'est possible que si on adhère à des mythes issus de la culture du viol.

Le féminisme est un mouvement social qui prône le respect du consentement, de l'intégrité corporelle, et de l'autonomie reproductive. C'est un mouvement de justice qui, dans sa tournure intersectionnelle, s'élève contre toutes les oppressions et cherche à défendre toutes les victimes de violences, indépendamment de leurs caractéristiques ou de leurs différences. Les féministes ne mangent pas les animaux parce qu'elles s'opposent à la violence, indépendamment de la couleur, des capacités ou du nombre de pattes des victimes.

La cause animaliste est une cause féministe.

Notice biographique

Suzanne Zaccour (suzannezaccour.com) est avocate, chercheuse et formatrice féministe. Elle a complété un doctorat en droit à l'Université d'Oxford portant sur les violences sexuelles conjugales. Autrice de *La fabrique du viol*, elle termine présentement la rédaction de son prochain livre, *Les féministes ne mangent pas les animaux*. Contactez-la pour du coaching végane gratuit!

Références

Adams, C.J., (2004). *The pornography of meat*. Londres: Bloomsbury.

Adams, C. J., (s.d.). Disponible sur : <https://caroljadams.com/examples-of-spom>.

Adams, C. J., (s.d.). Disponible sur : <https://caroljadams.com/spom-examples/qogtb7tvjoc5vlzdc8bbdd9cq1fw1p>

Bailey, C., et Playoust, A., (2016). *Féminisme et cause animale*. *Ballast* n° 5 (automne), 80–93. Disponible sur : <https://www.revue-ballast.fr/feminisme-et-cause-animale/>

Bailey, C., et Labonté, J.-F., (2018). *La philosophie à l'abattoir : réflexions sur le bacon, l'empathie et l'éthique animale*. Montréal : Atelier 10.

BBC 2022, *Radio 4 Extra* (April 17, 2022), Archive. Disponible sur : https://archive.org/details/BBC_Radio_4_Extra_20220417_050000?start=4152.

Desaulniers, É., (2014). *Les vrais mâles préfèrent la viande*. *Convergences du féminisme et de l'antispécisme*. Françoise Stéréo. Disponible sur : <http://francoisestereo.com/les-vrais-males-preferent-la-viande-convergences-du-feminisme-et-de-lantispecisme-1/>.

Donovan, J., (1990.) *Animal rights and feminist theory*. *Signs: Journal of Women in Culture and Society*. 15(2), 350–375.

Greenebaum, J., et Dexter, B., (2018). *Vegan men and hybrid masculinity*. *Journal of Gender Studies*. 27(6), 637–648.

Suicide Food. Disponible sur : <https://suicidefood.blogspot.com>.

Jones, p., (2011). *Fighting Cocks: Ecofeminism versus Sexualized Violence*. Dans : Kemmerer, L. A., dir. *Sister Species: Women, Animals and Social Justice*. Champaign: University of Illinois Press. p. 45–56.